

pour la Casamance, le 25 de ce mois. Nous le recommandons aux prières ferventes de nos Eglises.



UNE VISITE AU LESSOUTO PAR M. DYKE ET M. LE DOCTEUR  
CASALIS.

« Pour mettre un peu de célérité dans nos mouvements, nous avons laissé en repos nos pesants wagons et leurs lents attelages de bœufs, aimant mieux confier à quatre bons chevaux le soin de tirer une espèce de carriole dans laquelle, outre nos personnes, avait trouvé place une grande quantité de provisions pour nos amis du Lessouto. Quatre journées de voyage nous suffirent pour arriver au pied de la montagne de Moshesh.

« Etant entrés, dès le lendemain de notre départ d'Aliwal, dans la partie du pays qui appartenait tout récemment encore aux Bassoutos, nous ne tardâmes pas à rencontrer des indigènes sans nombre établis dans leurs anciens villages et cultivant les champs qu'ils ontensemencés pendant si longtemps. Ces gens n'ayant pu moissonner l'année dernière, et ayant perdu les provisions précédemment recueillies, nous nous attendions à être assaillis par des hordes d'affamés et à ne rencontrer que des squelettes plus ou moins vivants. Quelle ne fut pas notre surprise de voir que, sauf des exceptions bien caractérisées, les Bassoutos étaient, en somme, forts et bien portants ! Comment ils ont vécu, là est le mystère. Leurs facultés digestives semblent s'accommoder à merveille aux incertitudes de leur position. Quelques vieilles personnes, affaiblies par l'âge et sans soutien, et un grand nombre d'enfants ont succombé ; mais, en général, grâce à Celui qui « apprête la nourriture au corbeau quand ses petits crient au Dieu fort et volent çà et là, parce qu'ils n'ont rien à manger », le pauvre Mossouto a pu trouver le peu dont il

avait besoin pour sa provende quotidienne. Quelques racines, quelques plantes, la semence presque microscopique d'un graminée, enfin des multitudes de sauterelles, voilà quels ont été les grands articles de consommation. A l'heure qu'il est, on peut considérer les indigènes comme hors d'affaire, en ce qui concerne la faim. Le printemps et l'été leur ont apporté des ressources plus abondantes que celles de l'hiver. D'ailleurs, voici le froment et le maïs qui se récoltent, et plus tard le sorgho, leur principale céréale, fera cesser toute trace de famine.

« Pendant que les natifs se livrent au doux espoir de voir bientôt renaître l'abondance, des commissions d'arpenteurs divisent en fermes le pays conquis par les Boers. Jusqu'à présent, les noirs et les blancs ont vécu en bonne harmonie ; les premiers ont laissé les autres planter des bornes au milieu même de leurs champs en culture, et les blancs se sont hâtés d'en conclure que, dorénavant, leurs anciens antagonistes n'oseraient plus se montrer hostiles à leurs projets d'occupation.

« Une grande question entretenait beaucoup d'émoi dans l'esprit des indigènes, celle de savoir si les Boers, conséquents avec leur politique de l'année dernière, détruiraient derechef les moissons. Un puissant parti s'était fait l'avocat de cette mesure barbare, et ce n'est que depuis quelques jours seulement que nous avons appris la résolution du gouvernement de l'Etat-Libre de laisser les Bassoutos récolter ce qu'ils avaient semé.

« Un des buts de notre voyage étant de visiter, autant que possible, nos chrétiens indigènes, nous nous sommes efforcés de savoir comment ils étaient et surtout s'ils persévéraient dans la foi. Nous avons été heureux de rencontrer, un peu partout, des membres de nos Eglises. Ceux qui demeuraient à Morija, à Hermon, y sont de nouveau établis, à l'exception de ceux qui, en grand nombre, ont émigré. Ceux qui habitaient les villages environnants, ont, eux aussi,

rebâti leurs huttes. Chaque dimanche, la cloche de l'église rassemble dans la maison de Dieu les indigènes qui sont dans le voisinage, pendant que dans les villages où se trouvent quelques chrétiens on improvise aussi un service en plein air,

« A Hermon, notre brave Sophonie déploie beaucoup de zèle et d'activité ; il a organisé, à l'exemple de son collègue Philémon, de Morija, une école assez bien suivie, malgré la difficulté des temps. Peu de jours avant notre visite à Hermon, les arpenteurs et leur escorte de Boers arrivèrent à la station et s'y installèrent. Le dimanche venu, les indigènes se demandaient avec anxiété s'il leur serait permis d'ouvrir l'église et d'y tenir le service ordinaire. Ne sachant que faire, l'un des plus hardis s'avisa de demander au commandant des Boers s'ils ne pourraient pas faire la prière, puisque c'était dimanche. « Mais, comment ! lui fut-il répondu, certainement ! nous aussi nous voulons aller à l'église ; » et la cloche de tinter et le monde d'entrer dans le vaste bâtiment. Les Boers assistèrent au service et déclarèrent être fort satisfaits de la manière dont les *Cafres* priaient Dieu.

« A Morija, la congrégation est belle ; nous eûmes le plaisir de passer un dimanche dans cet endroit si cher à nos cœurs. Tout y était comme autrefois. Ces braves indigènes, à la physionomie ouverte, qui venaient nous saluer avec un sourire sur les lèvres, se sont encore empressés de nous souhaiter la bienvenue ; mais le sourire était triste, et il ne fallait pas beaucoup de paroles pour faire verser des larmes. Les enfants qui fréquentaient nos écoles venaient aussi échanger une poignée de mains avec nous. Seul, le missionnaire était absent ; sa maison était close et l'herbe semblait impatiente d'effacer le sentier qui du presbytère conduit à l'église. Ah ! s'il nous fut doux de revoir quelques-uns des membres de nos troupeaux, combien ne maudîmes-nous pas la guerre et ses affreuses conséquences ! Mais l'Eternel règne. Il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront

point contre son Eglise. L'heure présente nous paraît enveloppée de mystères, l'avenir nous effraie, mais la foi nous soutient, cette foi qui est une vive représentation des choses qui ne sont point encore.

« Nous avons eu la joie de passer quelques heureux jours avec nos amis Maitin, Duvoisin et Mabile. Les premiers sont encore tranquillement installés dans leur paisible Bérée, mais entourés d'une population énorme de réfugiés. C'est à leur porte que la famine s'est montrée le plus cruelle. Nombre de pauvres familles ne doivent l'existence qu'aux efforts dévoués de nos frères et aux secours que le Comité nous a envoyés. Ces secours, bien qu'ils n'aient pas été proportionnés aux besoins, à cause du prix exorbitant des denrées, n'ont pas moins été, pour plusieurs de nos chrétiens, le seul moyen d'existence qui les ait sauvés.

« A Thaba-Bossiou, M. et Mme Mabile se sont installés au milieu des ruines de la station missionnaire. Avec l'énergie et l'adresse qui le caractérisent, M. Mabile a su ménager à sa famille deux ou trois chambres habitables dans la maison de M. Lautré. La position est loin d'être facile, mais notre frère tient bon, et il n'attend que le retour de M. Jousse pour voir si l'on peut relever la chapelle. Quant à la première maison missionnaire, cette vieille demeure où l'un de nous a passé les années de sa jeunesse et l'autre celles de son heureuse enfance auprès de parents bien-aimés, elle n'a plus, hélas ! d'autre sort à attendre que celui d'être démolie au plus tôt pour épargner au missionnaire de Thaba-Bossiou la vue de décombres inutiles et qui rappellent de trop cruels souvenirs.

« En résumé, nous bénissons Dieu de nous avoir permis d'entreprendre et de terminer heureusement le voyage que nous venons de faire. Nous le bénissons de nous avoir accordé le bonheur de passer quelques jours avec nos chers amis ; nous le bénissons surtout de ce que nous avons pu nous convaincre qu'il veille sur son Eglise et que le bon

Berger pait avec une sollicitude toute spéciale son troupeau. Cette crise a été terrible pour la chair ; plusieurs ne la surmonteront pas ; mais pour beaucoup d'âmes elle aura été abondamment bénie ; elle purifiera leur foi et leur fera sentir l'excellence des glorieuses promesses de l'Évangile. Quant à l'avenir, il ne nous appartient pas d'en parler. « L'avenir est à Dieu, » a dit un poète, et ce mot n'a peut-être jamais été plus vrai qu'en ce qui nous concerne. Il ne faut pas se le dissimuler, la tempête n'est pas apaisée ; de nombreux éléments de discorde se font jour à chaque instant. Les peuples pourront s'agiter ; mais, pour nous, notre aide est au nom de Dieu, qui a créé les cieux et la terre. Dans la mesure de la foi et des lumières que nous tenons de Lui, nous espérons être fidèles à son œuvre, fidèles aussi à la mission qui nous a été confiée par vous.

« D<sup>r</sup> E. CASALIS.

« H.-M. DYKE. »

---

CONSÉCRATION AU SAINT MINISTÈRE DE L'ÉLÈVE MISSIONNAIRE  
ETIENNE GUINET, DE BREUILLET (CHARENTE-INFÉRIEURE).

Les afflictions de l'Église ravivent toujours les œuvres qui lui ont été confiées. C'est ce qu'a démontré, dimanche dernier, 10 du courant, un service de missions exceptionnellement édifiant et solennel. Il s'agissait de donner un remplaçant au jeune frère que la mort vient de nous ravir au Sénégal, d'ajouter un ouvrier de plus à cette petite bande de messagers du salut dont l'entretien est devenu si difficile depuis que tant de calamités ont fondu sur notre principale mission.

L'imposante assemblée qui s'est formée dans le temple de l'Oratoire, et que cet édifice avait peine à contenir, le concours empressé des pasteurs, la vive sympathie qui se

lisait dans tous les regards, et dont témoignait une émotion qui, souvent, avait peine à se contenir, ont prouvé que le zèle des amis de l'Évangile allait joyeusement au devant de nouveaux périls et de nouvelles charges. Sentant combien il importe de faire comprendre à l'Église qu'elle doit, plus qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, prendre une part directe à l'œuvre qu'il représente, M. Casalis avait demandé qu'en cette occasion il lui fût permis de remettre aux conducteurs des troupes les principales fonctions.

M. le pasteur Fisch est d'abord monté en chaire, a lu des portions des saintes Écritures adaptées à la circonstance et a fait la prière d'ouverture. M. le pasteur Dhombres, lui succédant, a pris pour texte Luc V, 1-4, et par un remarquable discours aussi fortement conçu que chaleureusement débité, a, tout en rappelant à M. Guindet ses devoirs, rivé, nous le croyons, d'une manière définitive, dans la conscience de ses auditeurs, le principe que l'œuvre missionnaire est l'une des manifestations et des conditions les plus essentielles de la vie de l'Église.

Après le sermon, le candidat a exprimé, d'une manière simple, mais bien accentuée, ses sentiments et ses convictions.

M. Casalis lui ayant alors adressé les questions et fait prendre les engagements d'usage, l'imposition des mains a eu lieu, et M. Bersier s'est fait l'interprète des vœux des pasteurs et de l'assemblée. Celle-ci, pendant l'accolade fraternelle, a entonné avec élan le cantique de Luther : « C'est un rempart que notre Dieu. » En parfaite harmonie avec les nobles accents de cette strophe, une puissante voix s'est encore fait entendre du haut de la chaire, c'était celle de M. Vallette louant Dieu, lui demandant de nouvelles grâces et appelant sa bénédiction sur nous tous.

Nous avons fini, lorsque, par un mouvement spontané de son âme sympathique, M. de Boeck, pasteur de Périgueux, a